

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot  
à l'hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES  
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>ie</sup>  
8, place de la Bourse

# LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr.)

Téléphone, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	45 »	80 »	160 »
Départements	48 75	87 50	175 »
Union postale	52 50	95 »	188 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## SOMMAIRE

Un livre inédit de Jules Simon : PAUL DESCHANEL, de l'Académie française.  
La Vie de Paris : Une grande vente : VALMONT.  
A Longchamp : REGINA.  
Dans la marine : MARC LANDRY.  
N'était-il pas de Falconet ? L. ROGER-MILÈS.  
Dessin : Au pied du mur : FORAIN.  
L'agitation syndicaliste : Les postiers : LOUIS LATZARUS.  
La grève de Méru.  
Les réunions d'hier : Les Sauveurs : CH. D.  
Un banquet monarchiste.  
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.  
Le sort du château de Maisons-Laffitte : GABRIEL MOUREY.  
La Vie littéraire : MARCEL BAILLOT.  
Trente Ans de théâtre : ADRIEN BERNHEIM.  
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

## UN LIVRE INÉDIT

DE

## Jules Simon

Les fils de Jules Simon publient un livre posthume de leur père; vingt portraits: Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Gambetta, Sadi Carnot, Jules Ferry et quelques personnages non politiques, Taine, Pasteur, Gounod, etc. Portraits mêlés d'anecdotes. Simon était un conteur inimitable. Il ne contait pas seulement avec un art infini, il jouait, il imitait; il était tout en souplesse, en malice, en nuances. Devant les travers humains il ne tenait pas toujours son sérieux. Il n'est pas extraordinaire, quand on a tant de goût et de facilité à tracer de malicieuses portraits, qu'on s'en amuse un peu tout le premier. Lorsqu'il s'abandonnait à son humeur moqueuse, pour mieux peindre les autres il se plaisait à les mettre en action; quelquefois, il n'attendait pas que les gens fussent morts pour en faire les honneurs, et cela les divertissait moins que lui. On le retrouve ici avec tout son sel et son piquant. Mais aussi, lorsqu'il parle des grands, il rentre ses griffes, il évite, avec adresse, le péril de la satire; sa prose simple, droite, naturelle, s'élève sans effort, on sent qu'il est de plain-pied, et il parle noblement, en philosophe et en moraliste, de ses rivaux, de ses ennemis. Presque toujours, alors, en jugeant de si près les hommes de son pays, il paraît désintéressé, comme le serait un étranger, et déjà un homme de l'avenir.

Ce n'est pas chose facile, pourtant, d'apprécier équitablement ceux près desquels on vit tous les jours, ceux avec qui on se bat, ceux avec qui on combat toute la vie. D'abord, plus les hommes sont grands, plus il les faut voir à distance, comme les hautes montagnes. Les hommes publics ne sont pas seulement ce qu'ils sont, mais ce qu'ils paraissent. Et puis, dans tout homme, il y a ce qu'il est, ce qu'il veut être et ce qu'il croit être; et de tout cela il faut tenir compte, car tout cela fait partie de la personne morale et se reflète sur la physionomie. Enfin, il ne suffit pas de peindre d'après nature, car le réel n'est pas le vrai; le vrai est une transaction. La reproduction exacte de la réalité peut être une injustice, une trahison. Un trait suffit à peindre l'homme, mais aussi un trait peut en donner une idée tout à fait inexacte. Un détail qui, chez l'un, est caractéristique, chez l'autre est insignifiant. Le kodak saisit des mouvements que l'œil ne perçoit pas et, en les décomposant, il en détruit l'harmonie. Si nous écrivions tout ce que nous voyons, on ne voudrait pas nous croire, on nous prendrait pour des colonisateurs. L'auteur de Mémoires, comme l'orateur ou le dramaturge, doit, pour donner l'impression de la vérité, pratiquer l'art des sacrifices nécessaires.

Et puis, enfin, l'âme des foules refait les hommes après coup; elles y ajoutent ce que leur imagination, leurs espérances, leur foi ont mis en eux. Dans la gloire il y a de la religion. C'est ce que Kéran appelle le miracle psychologique; et cette création synthétique de l'esprit populaire, plus encore que l'analyse, contribue à l'effet d'ensemble. Il faudrait donc, pour bien juger son temps, une sorte de postérité contemporaine.

Ce difficile problème, Jules Simon l'a plus d'une fois résolu. Sur les dons supérieurs de Thiers, le courage de Ferry, la droiture de Carnot, il porte par avance le jugement de l'histoire. Nous l'attendions à Mac-Mahon, qui le congédia brusquement, et à Gambetta, dont il fut tour à tour l'ami et l'ennemi.

\*\*\*

Il était trop habile pour se venger. A propos de Mac-Mahon, un seul mot amer: « Je me crois en état de juger l'homme politique avec impartialité et même avec bienveillance. Je dois pourtant rappeler, ne fût-ce que par esprit de justice, que j'ai un grief contre lui. En me renvoyant le 16 mai, il a violé la fois les règles du gouvernement parlementaire et celles de la politesse. Je ne lui reproche que le second délit, qui reste pour moi incompréhensible... » Tout le reste est un émouvant hommage à l'illustre soldat. On dirait qu'à déjà lu les Mémoires du maréchal, dont Gabriel Hanotaux a publié des extraits dans son beau livre sur la France contemporaine. Étranger à la politique, le maréchal de Mac-Mahon y porta toute la loyauté de son caractère et les vertus de son métier.

Sous l'Empire, revenant de Crimée couvert de gloire, il parle au Sénat contre la loi de sûreté générale. En 1873, Président de la République, lorsque le

comte de Chambord vient secrètement à Versailles et lui fait demander un entretien: « Je fus surpris, dit-il, de cette démarche à laquelle j'étais loin de m'attendre, et je répondis que, tout dévoué à M. le comte de Chambord, je serais heureux de lui sacrifier ma vie, mais que je ne pouvais lui sacrifier mon honneur. »

D'après les souvenirs de M. de Vanssay, M. de Blacas affirma au maréchal que le comte de Chambord ne songeait nullement à lui proposer une action contraire à sa conscience. « Je vous jure sur l'honneur que personne ne saura la démarche que je vous demande. » Ce disant, il tirait de sa poche la clef de l'appartement où était descendu le comte de Chambord. Le maréchal sourit... et ne prit pas la clef.

\*\*\*

Le portrait de Grévy est un chef-d'œuvre. Tout est juste, bien frappé. Peut-être le modèle, par endroits, l'eût-il trouvé trop ressemblant; mais, certes, il eût aimé cette langue sobre et forte. Grévy était, avec moins de flexibilité, mais avec un goût aussi sûr, un grand et fin lettré. Lorsque mon père me présentait à lui, à l'Élysée — je venais d'entrer à la Chambre, — il se mit en frais de coquetterie littéraire, et, après avoir parlé avec élégance d'Hugo, de Lamartine, de Musset, de Vigny, il nous récitait, d'un seul trait, les cent cinquante vers des *Étoiles*, des *secondes Méditations*. Je crus m'apercevoir que, dans son culte pour Lamartine (qui n'était pas encore tout à fait sorti de son injustice disgracieuse), il entraînait un peu d'agacement contre l'apothéose d'Hugo; mais aussi on sentait, à la façon dont il disait ces vers, que le vieux juriste, l'orateur serré et l'écide aimait dans Lamartine juste le contraire de ce que tant de gens y avaient vu, ces touches de réalité précieuses et vivantes, cette fine lumière que le ciel de Milly avait mise dans les yeux et dans l'âme du jeune poète, et qu'il comparait à celle de l'Attique.

\*\*\*

Avec Gambetta, Jules Simon avait eu en 1871 de graves démêlés. Il paraît les oublier en louant le tribun, le chef de parti, l'organisateur de la défense. « Il exerça la toute-puissance avec un dévouement admirable et un éclat incomparable. Je ne dis que la vérité en affirmant que Gambetta et Freycinet se sont convertis de gloire par la façon dont ils ont soutenu la guerre, avec des ressources improvisées, contre une armée dont la supériorité en nombre, en expérience et en approvisionnements de toutes sortes était écrasante. »

Mais je ne saurais souscrire du tout, pour ma part, à ce jugement sur le ministre du 14 novembre: « Il fut démontré qu'on peut être un fort grand orateur, un très grand chef de parti, et un très petit homme d'État. » Ici, l'historien a manqué du recul nécessaire. Non, celui-là ne fut pas un très petit homme d'État; qui, d'embellie, prit Freycinet, Chanzy et Chaudordy, qui voulait rester avec l'Angleterre en Égypte, qui, en 1881, disait: « Appuyés sur Londres et sur Pétersbourg, nous serons invincibles. »

Lorsque Grévy lui offrit enfin le pouvoir en 1881, il tenta de faire ce qu'on appelle « le grand ministère » avec Freycinet, Ferry et Léon Say; mais, à ce moment-là, il était trop tard. C'est en 1877, dans le triomphe du parti républicain, après la réélection des 363, que ce ministère, préparé et voulu par M. Thiers, eut réussi; quatre ans après, il n'était plus temps. Thiers mourut; et Mac-Mahon fit Grévy ne firent appeler le vrai chef de la majorité; et lorsque, en 1881, il s'exposa noblement dans le débat sur les affaires tunisiennes, il savait fort bien qu'il se sacrifiait, que la Chambre, « prisonnière de ses origines », ne renfermait pas de majorité pour sa politique et qu'on ne l'accablait au pouvoir que pour l'en faire tomber; mais, en donnant dans le piège, il sauvait l'honneur. Non, en vérité, ce n'est pas sur cette épreuve, dont il avait d'avance calculé les chances, qu'on peut juger en lui l'homme de gouvernement. Tout permet de croire que, s'il avait vécu, nous n'aurions pas perdu douze ans du côté de la Russie et plus de vingt ans du côté de l'Angleterre et que, ces ententes une fois nouées, nous aurions su en tirer autre chose que l'accord de 1904 et la guerre de Mandchourie.

\*\*\*

A part ce trait injuste, tout le livre est de la meilleure veine de Jules Simon et fait autant d'honneur à sa mémoire qu'à celle de ses rivaux et ses émules. Il a, pour peindre une figure, des formules ingénieuses et saisissantes et, pour résumer une existence, de puissants raccourcis. Voyez Lamennais: « Il avait commencé par faire trembler les incrédules, qu'il appelait les indifférents, et puis il avait fait trembler les croyants par sa façon de les défendre. Un jour, il s'était trouvé seul dans l'Eglise, où son orthodoxie poussée jusqu'à l'extrême logique effrayait tout le monde, et le Pape lui-même; et, dès le lendemain, sans transition, ne pouvant mener l'Eglise où il voulait, il s'était tourné contre elle. » A l'Assemblée de 48, « il y avait sur lui comme une sorte de majesté sombre qui l'ôtait de la communion des autres hommes. »

L'histoire des frères Garnier-Pagès est un petit drame achevé d'émotion et d'ironie. Il en passe d'autres au fil de son esprit avec une dextérité consommée. Gounod et Ambroise Thomas lui inspirent des pages exquises sur la musique. On sentait, quand il parlait en public, que la magie de cet art lui était familière; il était tout en contrastes, avec une diversité infinie de tons, de modes, de rythmes. Il y avait plusieurs orateurs

en lui: le virtuose des grands jours, au jeu éclatant, aux savants effets de sonorité; et un autre, et c'est pour celui-ci, je l'avoue, que j'ai gardé un faible, le causeur discret, voilé, des réunions intimes, des cercles de lettrés. Jamais je ne le vis plus orateur qu'un soir, vers la fin, dans un petit banquet, devant quelques amis, quelques artistes, quelques confrères de la presse. Il avait quatre-vingts ans, il était déjà presque aveugle; il se leva et se mit à penser à mi-voix. Il était trop loin maintenant, et dans les années et dans la gloire, et il avait pénétré trop avant dans le cœur des hommes, pour songer encore à cet art qu'il avait poussé aux dernières limites et pour se soucier de leur plaisir. Tout était simple, tout était juste et pénétrant, tout était mesure et harmonie. La voix n'était plus l'instrument merveilleux de la pensée, c'était la pensée même, qui vivait et respirait devant nous, dans la lumière.

Vous retrouverez, à travers les pages de ce livre si varié, un écho de cette voix. Elle apprendra à la génération nouvelle beaucoup de choses et beaucoup d'hommes qu'elle ignore; car l'histoire d'hier est celle qu'on sait le moins, et nul ne l'a mieux contée que ce philosophe qui fut un grand artiste.

Paul Deschanel,  
de l'Académie française.

## LA VIE DE PARIS

### Une Grande Vente

La collection dont l'exposition particulière s'ouvre demain à la galerie Georges Petit est de celles qu'il convient de visiter avec une attention réfléchie. Elle contient des tableaux anciens et modernes, des œuvres de tout premier plan. On devine que cet admirable ensemble a été réuni avec passion, et que cette passion prenait son aliment dans l'art, le plus sain, le plus assuré de ne servir point de jouet à la mode, et d'être, à travers les siècles, l'objet d'une inlassable ferveur.

Comment, en effet, ne resterait-on pas en arrêt d'émotion devant l'œuvre de Gérard Dow, *La Mère de l'artiste sur son lit de mort*, d'une exécution si magistrale, d'un art si magnifiquement sincère; c'est là une page exceptionnelle dans l'œuvre du peintre, une page qui appelle le recueillement silencieux du musée. Comment ne s'arrêterait-on pas devant le *Joyeux compagnon*, que le catalogue attribue à Adriaen Brouwer, et qui, à mon sens, est le portrait de Jean Steen par lui-même; devant l'étonnant *Mendiant*, de Van Dyck, pour le tableau où le maître interprète la légende de saint Martin; devant le petit triptyque que ne désavouerait pas Hans Memling, le *Fra Angelico* de Bruges et que Rubens gardait amoureusement dans son atelier; devant le délicieux portrait de femme de Nicolaes Maes; devant l'heure calme au foyer, que le catalogue donne avec raison à l'école de Gérard Dow, mais que le grand érudit Brédus, plus précis, attribue à Jacob Van Spreeuwen, comme l'une de ses plus belles œuvres, en rappelant que ce maître est l'auteur de tableaux qui se trouvent dans plusieurs grands musées où on continue à les attribuer à Gérard Dow; devant la petite étude de cheval bai, qui appartient longtemps à une collection célèbre d'Ecosse, ainsi que plusieurs des œuvres que je viens de citer, et où on le tenait justement pour un Paul Potter; devant le *Moulin à eau*, œuvre d'une calme beauté où apparaît le grand sens qu'avait Hobbema de la nature; devant les *Fruits* de David de Heem, devant les Teniers, devant le Stephan de Ferrare, devant la scène du *Camp*, une page spirituelle et mouvementée qui porte toutes les qualités de composition et de virtuosité dramatique de Philippe Wouwerman. Mais des œuvres, plus marquées encore, comptent la galerie de Mme de V...

On vient de constater, à l'exposition des Cent Portraits de femmes des écoles française et anglaise, le succès triomphal de Nattier et de Nicolas de Largillière (par deux), ainsi qu'à cette place, l'an dernier, nous avons fourni les preuves). Or la collection de Mme de V... possède, de ces deux maîtres, aujourd'hui fêtés d'enthousiasme, des pages essentielles: de Nattier, un portrait de Louise de France, duchesse de Parme, en Diane; de Largillière, un très brillant et lumineux *Portrait présumé d'une dame de Noailles*, et le *Portrait de Jean Naudou*, avocat général à la Chambre des comptes de Dijon, portrait plein de caractère.

Ce sont encore, parmi les tableaux anciens, un ravissant portrait de femme, élégant et jeune, de Nicolas Maes; un *Saint Philippe*; un *Murillo* de grande puissance; *Coquetterie*, une libre et claire étude de Mlle Leroux; *Portrait de femme*, un feuillet de grâce de l'école anglaise, que pourrait revendiquer Hoppner, d'autres que j'oublie — car il faudrait tout citer, — et j'arrive aux modernes.

Ici, deux noms s'imposent d'une façon exceptionnelle: Henner et Courbet. Lorsqu'au Salon de 1887, Henner exposa une *Créole*, le succès fut tel que l'Etat voulut acheter ce chef-d'œuvre pour le musée du Luxembourg; mais cette figure si belle, si capiteuse était un portrait, et il fallait au maître l'autorisation du modèle pour conclure le marché avec l'Etat. Henner, pour faire partager la tentation à Mme de V..., son modèle, lui promit de refaire son portrait, et, le Salon fini, il lui écrivait: « Je suis à votre disposition pour refaire votre portrait comme celui du Salon, j'espère mieux. »

Le maître tint parole, et la page troublante qui fait partie de la collection de Mme de V... est bien, elle aussi, un chef-d'œuvre. Jamais Henner n'a exprimé avec plus d'art, avec plus de puissance, avec plus de séduction, son idéal féminin que dans ce profil casqué de cheveux châtains à reflets fauves, que dans ce regard qui s'allume de rêve et de volonté. De Courbet, la collection présente un robuste morceau, *Femme endormie*, des paysages, et surtout *La Femme à la main gantée*. On se souvient de l'émotion profonde que produisit cette grande œuvre, lorsqu'il y a trois ans, à l'exposition de Bagatelle, on vit ap-

paraître cette simple image de femme assise, en son costume noir sur lequel joue le ton passé d'un chapeau. Dans ce visage, admirable de vérité et de vie, on lisait tout le mystère d'une âme; dans l'attitude mélancolique et réfléchie, dans le geste des bras dont le naturel participait plus d'un apaisement que d'un abandon, quel drame intime s'exprimait! Ce fut un triomphe pour le maître d'Ornans. Je gage que la même admiration se retrouvera à l'exposition de demain. Le portrait de la femme à la main gantée est de ces œuvres qui traverseront les siècles, en s'imposant à une sorte de contemplation pieuse, parce qu'à l'heure précise où elles furent créées, le génie les para d'une éternelle beauté.

Et voici que cette symphonie d'art va se taire: par suite de datation de conseil judiciaire, la collection de Mme de V... sera vendue le 6 mai par le ministère de M<sup>re</sup> Origel, assisté de M. Georges Sortais. Aussi bien ne convient-il pas de s'attrister de cette dispersion, puisqu'elle va faire des heureux, les heureux qui, à coups d'encheres, vont enlever tant de merveilles.

Valmont.

## Échos

### La Température

Quelques gouttes d'eau sont encore tombées hier à Paris, pendant la matinée. Vers midi, ces courtes ondées avaient cessé; mais le ciel est resté très nuageux et le vent du nord-ouest qui souffle avec une persistance des plus désolantes contribue avec succès à entretenir cette température hivernale que les Parisiens subissent depuis plusieurs jours.

Dans notre région, le thermomètre a baissé de nouveau: les minima d'hier matin étaient, en banlieue, au-dessous de 0°. A sept heures, le thermomètre marquait 4° au-dessus seulement et, à cinq heures du soir, il ne dépassait pas 12°.

La pression barométrique accusait 770<sup>mm</sup>; une aère supérieure couvre les îles Britanniques et la majeure partie de la France.

Des pluies sont tombées sur le nord et le centre de l'Europe. En France, il a plu à Besançon, à Nancy, à Clermont, à Nantes et à Lyon. A Yssengeaux (Haute-Loire), la neige couvre le sol d'une couche de plusieurs centimètres. A Marseille, la tempête fait rage et la mer est démontée. Enfin, il a gelé au Mans, dans le centre et l'est de la France.

Les temps sont froids dans toutes nos régions. On notait: 1° à Belfort, 3° à Lyon, 6° à Bordeaux. Dans nos stations élevées: 6° au-dessous de zéro au puy de Dôme, 8° au pic du Midi.

En France, le temps va rester beau avec température plus élevée dans la journée. (La température du 2 mai 1908 était, à Paris: 14° au-dessus de zéro le matin et 22° l'après-midi; baromètre: 769<sup>mm</sup>; ciel brumeux.)

### Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du *Figaro*:

Prix des Iris: Léopold; Iméréthie.  
Prix des Cavaliers: Jubilé; Richard.  
Prix Semendria: Ronde de Nuit; Rose de Flandre.  
Prix de Bièvres: Longchamps; Harmonic.  
Prix des Églantiers: Madrigal II; Monty.  
Prix de la Terrasse: Genny; Quid Noy.

### A Travers Paris

Le gouvernement français vient de faire frapper une médaille d'or dite de San-Francisco, commémorant la reconstruction si rapide de cette ville que le tremblement de terre avait réduite à l'état d'un immense champ de ruines.

Cet hommage répond à l'offre si courtoise de la médaille de Franklin que fit à la France, lors du deuxième centenaire de l'illustre Américain, le gouvernement des États-Unis.

La médaille de San-Francisco sera remise cette semaine par notre ambassadeur à Washington, M. Jusserand, au président Taft.

Notre directeur a reçu la lettre suivante qui émet une idée fort saine à propos des menaces constantes des syndicats de grèves:

Monsieur le Directeur,

Le délicieux Pataud-la-Manille, notre bon maître, nous avait promis que le 4<sup>e</sup> mai serait tranquille. Il a ajouté qu'il n'avait pas envie de se faire casser la tête. En avisons-nous jamais douté? L'aveu, en tout cas, est bon à retenir pour la suite. Il a tenu sa promesse; mais ce foudre de guerre nous a promis, afin de nous tenir en haleine, qu'il choisirait son moment pour nous tomber dessus à l'improviste. Nous voilà avertis; il ne nous reste plus qu'à ouvrir l'œil et à montrer les dents. Il y aurait un si bon moyen, si simple, si pratique, de répondre à ses menaces en lui inspirant la frousse salutaire et durable qu'il veut lui-même nous inspirer. Faire venir un bon régiment de tuons, l'instiller dans la caserne du Château-d'Eau, lui faire faire chaque jour des promenades militaires, musique en tête, dans tout Paris. Ce serait mieux, en tout cas, que de cacher, comme on l'a fait le 4<sup>e</sup> mai, les braves soldats qu'on a dérangés pour nous protéger, et cela sous prétexte qu'il ne fallait pas provoquer les syndicalistes. Ils se gênent bien, eux! Qu'ils essayent des turcos: tout le monde leur fera fête comme on leur a déjà fait fête à Paris, et Pataud réfléchirait.

UN VIEUX ARRON.

\*\*\*

Autre lettre contenant une réclamation fort juste:

Mon cher directeur,

Je n'y avais rien compris. Mais le *Figaro* ce matin m'a tout expliqué. En racontant le sabotage des lignes téléphoniques, il m'a fait comprendre que le théâtre Michel a été, avant-hier samedi, une victime de ces messieurs des P. T. T.

Permettez-moi donc d'avoir recours à votre journal, qui est celui de mon élégante clientèle, pour m'exposer auprès d'elle des difficultés qu'elle a rencontrées pour communiquer par le téléphone avec mon bureau de location.

A partir de quatre heures, mon poste s'est trouvé complètement isolé. Quelques per-

sonnes se décidèrent à venir elles-mêmes après des appels restés négatifs. Mais, parmi les hôtels et les restaurants qui, régulièrement, téléphonent chaque soir à partir de huit heures pour retenir des places, aucun ne put avoir la communication.

Vous voyez le tort considérable causé par cet état de choses à un directeur qui, d'abord, n'est pas un contribuable négligeable et qui, ensuite, a payé depuis cinq mois à l'Assistance publique plus de 25,000 francs de droits.

Veulez croire, mon cher directeur, etc.

Michel MORTIER,  
directeur du théâtre Michel.  
(Téléph. 163.30.)

M. Mortier a pleinement raison, mais c'est toute la politique actuelle qu'il faudrait modifier pour éviter le retour de tels abus!

### Plumes et chapeaux.

Le *Figaro* a signalé la protestation des fabricants de plumes pour parures motivée par un article de M. Cunisset-Carnot qui avait avancé que dans le Midi les hirondelles étaient détruites par milliers pour satisfaire aux caprices de la mode. Le syndicat de la plumasserie a, au contraire, tenu à affirmer que, depuis vingt ans, pas une hirondelle n'a été employée en Europe pour la parure. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler à ce propos que dès l'année dernière le *Figaro* avait publié dans sa chronique de « La Vie aux champs », sous la signature de M. Louis Ternier, un article très exactement documenté sur cette question et duquel il ressortait que, conformément aux dires du syndicat de la plumasserie, les fabricants de plumes de Paris n'emploient plus depuis longtemps d'oiseaux indigènes vivant en liberté. Ils utilisent aussi très peu d'oiseaux sauvages exotiques. La vogue est aux plumes d'oiseaux d'élevage et de basse-cour, et le dindon et le coq domestique, après l'autruche toutefois, tiennent la corde. M. Cunisset-Carnot, qui poursuit en ce moment une campagne méritoire en faveur de la protection des oiseaux, n'avait sans doute pas lu le *Figaro* du 20 avril 1908.

### LES JEUNES CAPTIFS

Une bande — elle est en nombre! — Est, depuis le 1<sup>er</sup> mai, Sous triples verrous, à l'ombre, Loins du soleil qu'elle aimait.

A la suite de quel drame? Personne ne le voit bien; Ils sont dix, dont une dame. Mais leur crime? on n'en dit rien.

Un fait est patent, physique, Et il n'est pas à confirmer: Ils'ont tant de musique Qu'on a dû les enfermer!

Dès leur entrée en cellule, On les a mis au secret. Pas même une libellule Dans leurs geôles n'entrerait!

Ils ont de l'encre, des plumes, Un poème chevelé A lire, et plusieurs volumes De papier blanc bien réglé.

Dans le château de Compiègne, Ils ont tout vifs engoutis. Que font-ils? L'oreille en saigne! Plaignons ces pauvres petits

Candidats au prix de Rome Qu'à l'aube de leurs vingt ans On interne déjà, comme De vieux fous impénitents!

LOUIS MARSOLEAU.

L'« Adelphe », société d'aide mutuelle de dames, vient d'ouvrir pour quinze jours, dans ses salons du faubourg Saint-Honoré, une exposition et vente de fleurs, d'objets pour cottillons et ventes de charité, lingerie, robes et chapeaux d'enfants, objets de première communion, etc., etc.

Nos lecteurs savent combien cette œuvre est excellente et ingénieuse, l'aide excellente qu'elle fournit à des femmes du monde qui travaillent et qui trouvent l'occasion de mettre à profit leur délicate habileté. Ajoutons que les objets sont vendus sans augmentation de prix; les visiteurs de l'« Adelphe » ont l'occasion de faire beaucoup de bien à très bon compte...

A propos des nombreuses vues d'Espagne exposées en ce moment aux deux Salons, le maître Georges Lemaire, qui depuis quarante ans habite sur la Butte, à côté de Ziem, nous faisait hier cette piquante révélation:

« C'est à Montmartre, je puis vous en donner l'assurance, que furent prises la plupart des vues de Séville, de Cordoue, de Barcelone et autres villes espagnoles — vues, dont quelques-unes, d'ailleurs, sont des chefs-d'œuvre, — qui ont fait l'admiration des connaisseurs par leur « couleur locale », à tous les Salons, de 1870 jusqu'à ces jours-ci.

« On n'imagine pas le nombre de toiles castillanes qu'ont fournies, par exemple, les pittoresques rues Cortot, de la Bonne, des Rosiers et de l'Abreuvoir, qui sont encore, malgré les constructions modernes envahissantes, de vrais coins d'Espagne. Il suffisait de camper là dedans quelques types du pays, en costumes, — et le marché aux modèles de la place Pigalle en fourmille, — d'éclairer le tout d'un beau soleil, et ça y était!... »

L'un des meilleurs peintres qui espagnolisèrent ainsi Montmartre avec un plein succès fut Worms. En hiver, par les temps de neige, la Butte sert de théâtre aux épisodes de « l'Année terrible » que l'on voit aux Salons.

Félix Juven a publié hier, sous ce titre: *Ce que nous coûte le Transvaal*, la conférence de Grosclaude à la Société de géographie commerciale.

C'est une étude critique dont beaucoup de financiers n'accepteront ni la conclusion ni les idées; mais elle est piquante, intéressante pour tout le monde, la

question des Mines d'or étant de celles qui sont le plus souvent agitées dans les conversations et dans les discussions.

La seconde vente Sardon commencera mercredi et durera jusqu'au samedi 8 mai inclus. Ce n'est pas, en effet, trop de quatre vacations pour disperser la très abondante et très curieuse collection d'estampes que le maître écrivain avait formée. A côté de très belles pièces des écoles anglaise et française du dix-huitième siècle, en noir et en couleur, il y a une infinité d'autres pièces, caricatures, costumes, scènes de mœurs, portraits et documents historiques, pièces sur le théâtre, etc., qui sont souvent extrêmement rares: cette collection est en somme le résultat du travail de toute une vie de recherches; sa réputation d'ailleurs n'est plus à faire, et la vente, qui sera dirigée par M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil et Henri Baudouin, assistés de l'expert Danlos, est assurée d'un succès retentissant. Il y aura demain exposition publique, à l'hôtel Drouot.

Jamais l'on n'a vu un pareil singe. Ainsi s'exprimaient, il y a quelques mois, les journaux du monde entier, lors de la découverte de Consul Peter, le type le plus remarquable et le plus perfectionné de l'espèce simiesque qu'il ait été donné de découvrir. Et ce soir, grâce à l'activité toujours en éveil de M. Cl. Banel, nous aurons le rare bonheur de pouvoir admirer cet extraordinaire chimpanzé dans la triomphale *Revue des Folies-Bergère*.

Pour les mauvais prophètes. Tandis qu'ils parlent encore et toujours du malaise de l'industrie automobile, il est une de nos plus grandes et de nos plus glorieuses marques qui, suivant le développement qui lui fut prévu, s'apprête à réaliser les agrandissements que lui impose sa croissante production.

Il s'agit de la Lorraine-Dietrich, dont les splendides ateliers d'Argenteuil sont en pleine et active production des merveilleux châssis légers 10 et 12-chevaux dont le succès est si considérable de part de qualités, dont deux primordiales, l'avantageux prix d'achat et le facile et économique entretien.

Aujourd'hui, à l'hôtel Drouot, M<sup>re</sup> Henri Baudouin, assisté de MM. Mannheim et Jules Feral, experts, dispersera la belle collection d'objets d'art et d'ameublement et de tableaux anciens appartenant au comte L. de M...

Plus encore que les années précédentes, la journée du vernissage qui a eu lieu avant-hier au Salon des Artistes français restera légendaire dans les annales de l'élégance, grâce à la maison Amicy, de la rue Royale, dont les délicieux chapeaux d'une grande originalité et d'un goût parfait ont fait sensation. Tout heureux de leur succès, les plus élégantes de nos Parisiennes répétaient à qui voulait l'entendre que le chapeau Amicy embellit.

Aujourd'hui, à la galerie Georges Petit, M<sup>re</sup> Lair-Dubreuil et André Desvignes, assistés de M. Loys Deltail, expert, dirigeront la vente des crayons français du seizième siècle composant la collection de M. Ch. W...

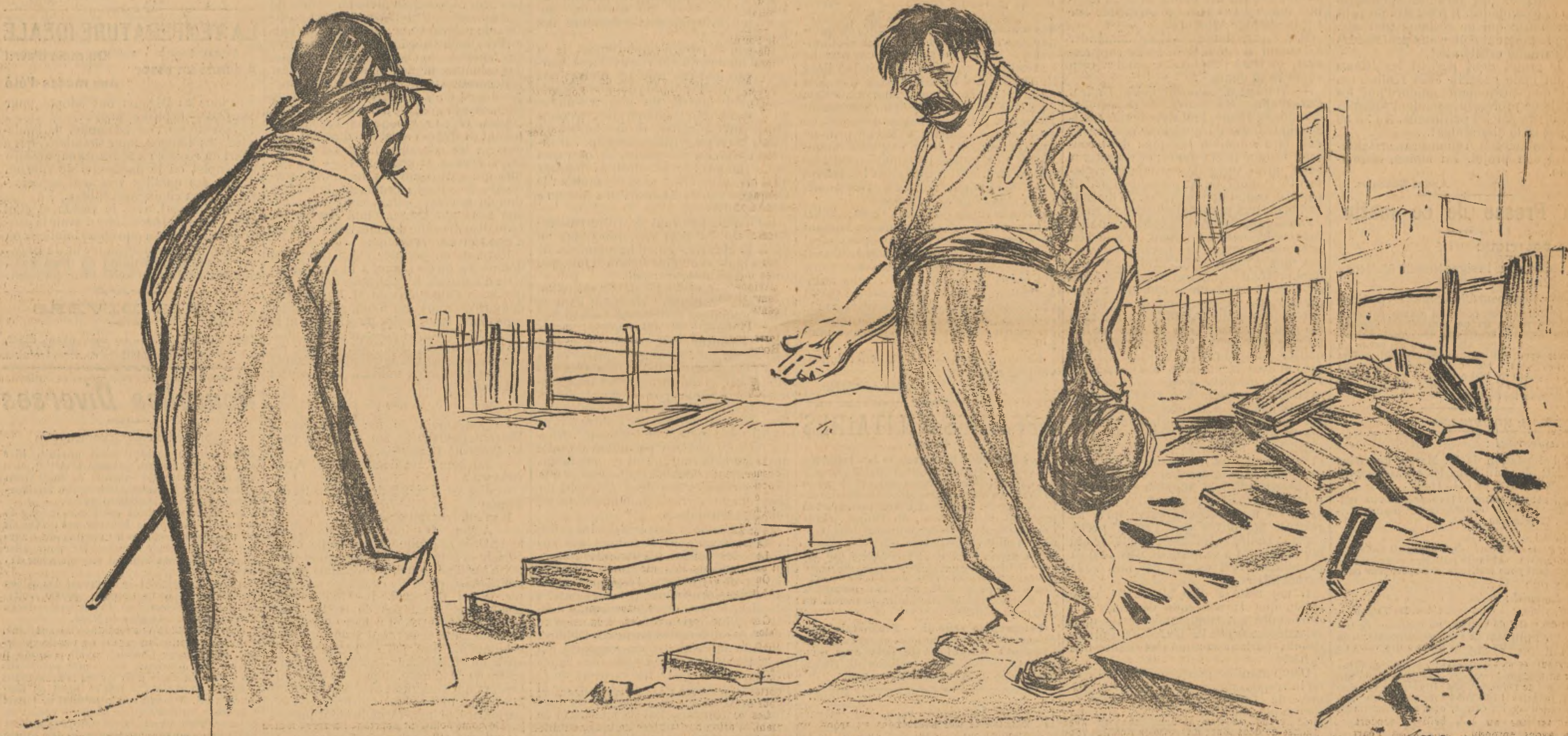






## Au pied du mur

Par FORAIN



L'INSPECTEUR DE LA C. G. T. — Tu fais du zèle?...  
L'OUVRIER — Excusez-moi... Je n'ai pas pu en faire moins.

plaine. Huit ont été suspendus avant-hier. Sept et huit, quinze. Trente-neuf ouvriers ont été l'objet de la même mesure. Quinze et trente-neuf, cinquante-quatre. Cinquante-quatre membres de la famille postale se trouvaient, hier matin, sous le coup de poursuites disciplinaires.

Ce n'est pas tout. L'ouvrier Jacqueson avait tenu à Dijon un violent discours. L'ouvrier Suchon avait énergiquement parlé à Saint-Etienne. Tous deux ont été suspendus, et passeront à leur tour devant le Conseil. Cinquante-quatre et deux, cinquante-six.

Ajoutons qu'il est bien probable que les citoyens Subra et Pauron encourront les foudres administratives. A Nevers, hier, ils ont prêché la grève à 250 postiers. Cinquante-six et deux... Quand nous serons à cent...

On remarquera que les sept postiers poursuivis tout d'abord avaient reçu avis de se présenter devant le conseil de discipline, mais n'avaient pas été suspendus. C'est que M. Clemenceau se trouvait ce moment dans le Midi, où il accompagnait M. Fallières. On peut donc affirmer que la peine accessoire de la suspension a été voulue par le président du conseil. C'est l'indication que le chef du gouvernement entend mener contre les fonctionnaires révoltés une lutte sans merci.

Ainsi M. Chastanet, qui faisait partie des sept premiers postiers poursuivis pour leurs paroles violentes, a prononcé un discours, le premier mai, à la Bourse du travail. Il a été suspendu hier.

Le Comité fédéral des postiers se réunira probablement demain pour décider la conduite à tenir. On peut d'ores et déjà affirmer qu'il n'est pas disposé à céder. Un combat s'engage, dont l'issue peut être grave. Il n'est pas douteux en effet que la C. G. T. ne tente de soutenir par tous les moyens les employés en révolte.

Louis Latzarus.

## LA GRÈVE DE MÉRÜ

Méru, 2 mai.

Andeville, où avait lieu le grand meeting annoncé, a été aujourd'hui le centre des manifestations des grévistes. Les ouvriers de Méru, formés en cortège, sont arrivés à Andeville, drapeau confédéral en tête, en chantant l'*Internationale* et la *Carmagnole*. Leur colonne avait été grossie en route par les colonnes venant de Saint-Crespin, de Lormaison et des autres localités voisines. Aussitôt après leur arrivée, le meeting a commencé.

MM. Tesch, délégué de la C. G. T.; Platel, secrétaire du syndicat de Marmande; Viollette et un délégué des métallurgistes de Persan-Beaumont, ont pris la parole. Le meeting s'est terminé à cinq heures.

Les manifestants, au nombre de 2.000, se sont formés de nouveau en cortège, et ont parcouru la localité en chantant des refrains révolutionnaires.

A six heures, la manifestation était terminée et chaque groupe rentrait chez

lui sans qu'aucun incident grave se soit produit.

M. Marchand, président de la Chambre syndicale des boutons de nacre du département de l'Oise, et maire d'Andeville, où il possède une importante fabrique qui occupe, avec les ouvriers travaillant à l'extérieur, sept cents personnes environ, actuellement en grève, a envoyé au préfet de l'Oise sa démission de maire de la commune d'Andeville. Cette démission a été acceptée.

M. Marchand a fait également parvenir au secrétaire de la mairie d'Andeville une lettre dans laquelle il déclare se démettre de ses fonctions de président de la Société de secours mutuels et de bienfaisance.

M. Marchand est le seul patron d'Andeville qui jusqu'à présent ait refusé d'appliquer dans ses ateliers le tarif syndical.

A la suite de sa démission, son adjoint, ne voulant pas assumer la responsabilité de la police dans la commune, a également envoyé sa démission au préfet; elle n'est pas acceptée jusqu'à présent.

J.

## ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA NATIONALE-VIE

Du rapport présenté à l'Assemblée générale annuelle de la Nationale-Vie (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat) qui s'est tenue le 27 avril, à l'hôtel de la Société, 2, rue Pillet-Will, il résulte que le chiffre des assurances réalisées en 1908, s'est élevé à 103.324.041 francs, supérieur de 11.234.710 francs à celui de l'exercice 1907. C'est la plus forte production qui ait jamais été réalisée par une compagnie française d'assurances sur la vie. Il a été constitué, en outre, 2.616.319 fr. 16 de rentes viagères.

Les assurances en cours s'élèvent à 840.992.238 francs et les rentes viagères à 27.313.064 francs de rentes.

Le total des réserves mathématiques des contrats en cours est de 555.460.617 francs. Quant aux réserves libres et aux garanties supplémentaires de la Compagnie, dont l'importance exceptionnelle est bien connue, elles dépassaient, au 31 décembre 1908, la somme de 122 millions.

La situation financière de la Nationale la désigne donc à tous ceux qui veulent contracter une assurance sur la vie ou une rente viagère.

S'adresser à la Nationale, soit au siège social, 2, rue Pillet-Will, à Paris, soit aux agents généraux, en province.

## LA JOURNÉE

**Mariages** : Le comte Ernest de Caraman, capitaine d'artillerie, fils de l'ancien député, avec Mlle Hélène de Ganay, fille du comte André et de la comtesse, née Le Marois (Saint-Pierre de Chaillet, midi). — M. André Niot avec Mlle Suzanne Sauvaistre, fille de M. Jules Sauvaistre, huissier près le Tribunal de la Seine (Saint-Vincent-de-Paul, midi).

**Obsèques** : Le général Guerrier, du cadre

de réserve (réunion à la maison mortuaire, 215, faubourg Saint-Honoré, 2 heures, pour aller gare d'Austerlitz). — M. André L. Lamas (Madeleine, 10 heures).

**Assemblée générale** : La Société internationale de science sociale : conférence de M. Louis Arqué sur « la Foire de Leipzig, ses origines et ses transformations » (184, boulevard Saint-Germain, 8 h. 3/4).

**Expositions** : Aquarelles de Cézanne, H.-E. Cross, Jongkind, Camille Pissarro, Paul Signac et pastels de Degas, K.-X. Roussel, Vuillard, chez Bernheim Jeune, 15, rue Richemont, jusqu'au 15 mai. — A la galerie Pellot, 51, rue Le Peletier, inauguration de l'exposition du *Charles VI*, et des pastels, peintures et eaux-fortes de Louis Legrand. — Clôture de l'exposition de la Société des Artistes indépendants : conférence de M. Roger Marx sur « l'Apport et la signification des vingt-cinq expositions annuelles de cette société (Tuileries, terrasse de l'Orangerie, 3 h. 1/2).

**Cours et conférences** : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. Dunand : « Jeanne d'Arc et sa mission d'après les documents » (5 h. 1/4).

**Muséum d'histoire naturelle** : M. Trouessart : « Zoologie » (5 heures). — M. Gréhant : « Physiologie générale » (4 heures). — M. Lalia Paternostro : « Femmes de poètes » (La Française, 49, rue Laffitte, 4 h. 3/4). — M. G. Bohn : « Les Lois des réactions des animaux inférieurs » (14, rue de Condé, 5 heures).

**Réunion** : L'Association des anciens chasseurs d'Afrique, réunion mensuelle (19, rue des Bons-Enfants, 8 h. 1/2).

## Informations

**La Société de la protection de l'enfance** abandonnée à tenu hier, à l'hôtel des Sociétés savantes, sa vingt-neuvième assemblée générale, sous la présidence de M. Maurice Besson, qui a prononcé à cette occasion une allocution très applaudie.

Le compte rendu financier a été présenté par M. Gouère, en l'absence de M. Marcel Cocteau, et le compte rendu moral par M. Jules Bonjean, ancien secrétaire.

**Nominations**. — M. Georges Schwob, membre du Conseil supérieur des colonies, vient d'être désigné par le ministre du commerce et des colonies pour organiser, en qualité de commissaire, la section spéciale des colonies françaises à l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles en 1910.

**Le « Cognac »**. — Un décret vient de délimiter la région dont les eaux-de-vie ont un droit exclusif à la dénomination de « cognac » ou d'« eau-de-vie des Charentes ».

Cette région comprend les deux départements des Charentes, à l'exception de l'arrondissement de Confolens et de quelques communes des arrondissements de Ruffec et d'Angoulême. Quelques communes des Deux-Sèvres et du canton de Saint-Aulaye, dans la Dordogne, sont également comprises dans la délimitation.

**La mode à table**. — Désormais, toute maîtresse de maison soucieuse de plaire à ses invités leur offrira, après le repas, de l'« Anis del Mono », la délicieuse liqueur qui, bien que toute jeune en France, est déjà adoptée par toute la bonne société.

**Les Mussetistes** sont allés hier, jour anniversaire de la mort de Musset, déposer des fleurs sur la tombe du poète.

Une pièce de vers de Mme Lina Garden a été dite par Mlle Verlain, du Vaudeville; un discours a été prononcé par M. Paul Pelletier, vice-président; puis M. Louis Rosse, secré-

taire général, a donné lecture d'une adresse du président du Conseil municipal de Prague et souhaité la bienvenue aux représentants des Mussetistes d'Italie et du Canada.

## LE MAUVAIS TEMPS

La température reste encore aujourd'hui très basse, et de nouvelles dépêches de nos correspondants démontrent que le retour de l'hiver, signalé dans quelques régions, a une tendance à se généraliser.

A Reinfont, la neige tombe comme en plein hiver; elle recouvre les montagnes et la campagne.

Le froid est des plus vifs. Les cultivateurs sont consternés.

A Yssingeaux, à la suite de plusieurs jours d'un vent violent et glacial, la neige est tombée cette nuit, couvrant le sol d'une couche de plusieurs centimètres et donnant à la montagne, qui commençait à se dépouiller, l'aspect hivernal.

A Chalon-sur-Saône et dans tout le département, la neige est tombée par intermittence, ramenant un froid aussi intense que celui des plus froides journées d'hiver. Le thermomètre est descendu aujourd'hui à 3° au-dessous de zéro.

La récolte des fruits et de la vigne est bien compromise.

## LES RÉUNIONS D'HIER

### Les Sauveteurs

Magnifique solennité à la Sorbonne. C'est la Société centrale de sauvetage des naufragés, cette fois, qui, dans le grand amphithéâtre, y tenait son assemblée générale annuelle sous la présidence du vice-amiral Charles Duperré, qu'assistaient MM. Semichon, inspecteur général des finances, et Alfred Musnier, administrateur de la Compagnie des Messageries maritimes. A leurs côtés :

Le lieutenant-colonel Griache, représentant le Président de la République, les représentants de S. G. l'archevêque de Paris et de tous les membres du gouvernement, ceux du Conseil municipal, de la préfecture de la Seine, les officiers d'ordonnance du grand chancelier de la Légion d'honneur, du gouverneur militaire de Paris, du vice-président du Conseil supérieur de la guerre et du commandant de la place de Paris, en grand uniforme, et enfin MM. Pallain, gouverneur de la Banque de France, Emile Robin, André Labon, Charles-Roux, les vice-amiraux Dieudonné, Humann, comte de La Jaille, comte de Maigret, Paul Martin, Aubry de La Noë, le contre-amiral Buret et Nabona, le général Mojon, le colonel Candelot, le prince d'Arenberg, MM. Domachy, Fournier, Roussin, Delanney, Labrosse, le baron Hély d'Oissel, le docteur Rochard, de Kerhaliet, Merveilleux du Vignaux, Tranchant, les commandants Gentil, Smar, Duboc, l'Hermitte, etc., etc.

Puis dans l'assistance :

Vice-amiraux Meyer, Vignes, de Maigret, contre-amiral Berge et marquis donataire de Montaignac, Mmes de La Germonière, comtesse Robert de Fitz-James, Gillet-Le-maire, comtesse de Tocqueville, marquise d'Estampes, générale Darci, comtesse de Peyronnet, comtesse Fouchet de Saint-Faron, comtesse de Jonquères, M. et Mme Piver, Mmes Victor Duruy, Robert Biopieau, née Moisset, de Joest, Dehesdine Colman, Au-

gustin Carré, Villemot, M. et Mme Vianelli, Mme Benoist-Champy, MM. Georges Bélot, R. Lebaut, le comte Chandon de Briailles, de Brémont, de Grimberghe, etc., etc.

L'amiral Duperré a ouvert la séance par une allocution très applaudie.

M. Fournier, commissaire général de la marine, administrateur de la Société, a ensuite donné lecture de son rapport, indiquant que depuis sa fondation la Société centrale de sauvetage des naufragés a dépensé, en matériel et indemnités, la somme de 10.071.493 fr. 25.

Au 1<sup>er</sup> janvier 1909, le nombre des personnes sauvées s'élevait à 17.250.

De grands travaux, entre autres la création de stations nouvelles de canots, sont prévus pour l'année courante, travaux évalués à près d'un demi-million. Ce budget de dépenses a été approuvé unanimement.

Avant la lecture du palmarès, Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française, a dit l'*Epave*, de François Coppée avec un art et une émotion qui lui ont valu une véritable ovation.

Puis, au milieu d'enthousiastes applaudissements, a été proclamé le grand prix Chauchard, décerné cette année, comme nous l'avons dit, à la station de Saint-Générol pour son admirable sauvetage du 23 décembre dernier. Le nom du généreux fondateur de ce prix a été longuement acclamé au moment où le patron Aulrret est venu, pour la station de Guérol, en recueillir le bénéfice.

Les autres récompenses principales ont été attribuées aux stations du Stiff, de Locosnil, de Bonifacio, au mousse Dénic, âgé de treize ans, et à Mme Jeanne Le Gonidec de Traissan, qui ont accompli chacun deux sauvetages dans les circonstances les plus périlleuses.

L'amiral Nabona a terminé la lecture du palmarès par un hommage des plus élogieux aux bienfaiteurs et aux lauréats de la Société.

Ch. D.

### Un banquet monarchiste

Dans un banquet populaire qui a eu lieu à Lyon, à la suite d'un congrès des délégués royalistes de la région lyonnaise, M. Roger Lambelin, dans un éloquent discours a défini ce que serait la monarchie si elle était rétablie en France.

La monarchie sera forte, a-t-il déclaré, parce qu'elle appuiera sur une armée et une marine puissantes. Elle sera décentralisée parce qu'elle pourra réformer les abus du fonctionnarisme et procéder à une décentralisation progressive des services administratifs. Elle sera protectrice des libertés publiques et des intérêts nationaux. Enfin, ajoute M. Roger Lambelin, la monarchie sera sociale, car elle peut sans danger permettre aux citoyens de se grouper autour de leurs intérêts communs pour combiner les moyens les plus propres à obtenir qu'ils soient protégés.

Puis, après avoir rappelé le plan du colonel de La Tour du Pin réorganisant les professions, les corporations et les provinces au moyen d'Etats élus par les corporations en appropriaient ces réformes aux conditions actuelles de la vie sociale, l'orateur conclut en déclarant que ce

plan de réorganisation correspond pleinement aux idées de Monseigneur le Duc d'Orléans qui, dans la lettre-préface de 1907, déclarait : « Les associations professionnelles donneront avec le temps naissance à une véritable organisation corporative, base naturelle d'une représentation sérieuse et complète. »

Les déclarations de M. Roger Lambelin ont été applaudies par son auditoire.

A la sortie du banquet, un groupe de Camelots du Roi s'est dirigé en manifestant vers le centre de la ville. Devant l'hôtel de ville, des cris de « A bas la République ! » ont été poussés.

## UNE LOI DU SUCCÈS

C'est le privilège du succès de faire naître des imitateurs, de susciter des plagiaires. Le fameux « Pain grillé Jacques », ainsi que le « Petit Pain Richelieu 92 » ne pouvaient échapper à cette règle générale. Les dédicats et les gourmets ont bien garde, d'ailleurs, de s'y laisser prendre et ils sont unanimes à n'apprécier que les créations de la maison Zang, 92, rue Richelieu, dont ils ont, depuis longtemps, reconnu la perfection.

## JOURNAUX ET REVUES

### « Nobis nominavit »

Est-ce que la querelle ancienne et confuse du *nobis nominavit* ne va pas recommencer, sous une forme nouvelle et, cette fois, latine? On peut le craindre.

Les *débats* ont entendu dire — et ils semblent tenir ce renseignement de très bonne source — que le ministre de l'instruction publique songerait à modifier le procédé qui est en usage pour la nomination des professeurs de nos facultés. On sait que, présentement, lorsqu'une vacance se produit, les professeurs se réunissent en conseil, examinent les titres des candidats, composent une liste de trois noms et la soumettent au ministre qui, là-dessus, choisit et nomme son candidat.

Eh ! bien, voici que le ministre de l'instruction publique serait las de voir son initiative ainsi limitée par la présentation du conseil des professeurs. Il supprimerait cette présentation et se chargerait de tout le choix, comme fait le ministre de l'intérieur par exemple, pour les préfets.

Cette réforme serait détestable. Quelle que puisse être la compétence et la haute valeur spirituelle de l'homme politique qui, du jour au lendemain, devient ministre de l'instruction publique, grand-maitre de l'Université, on peut admettre, sans lui faire de peine, qu'il ne soit pas au courant des sciences nombreuses et diverses qu'enseignent les universités. On peut admettre qu'il ne connaisse pas les savants qui pratiquent ces sciences et qu'il se sente incapable de juger l'importance technique de leurs travaux. Alors l'indication que lui donnent



les professeurs lui est un grand secours. Ne diminuons certes pas le beau prestige de la besogne que les préfets accomplissent ; non. Mais enfin, je crois qu'il l'accordera volontiers, cette besogne est plus familière au ministre de l'Intérieur que ne le sont au ministre de l'Instruction publique le saucris, la philologie romaine et le calcul différentiel.

Pourquoi le grand maître de l'Université, qui est quelquefois un ancien ministre du commerce, un député méridional, un médecin, que sais-je?... ne voudrait-il pas s'en rapporter au jugement d'hommes éclairés et qui passent tout leur temps à l'étude de ces sciences malcommodes ?

Ainsi procédera Marcelin Berthelot, Alfred Rambaud, M. Poincaré... Cet usage n'est humiliant pour aucun de leurs successeurs.

Et puis, en ce moment, il n'est question que de lutter contre le favoritisme ; il n'est question que de donner aux fonctionnaires des garanties de magnificence indépendante. Il n'est pas un petit télégraphiste qui ne réclame tout cela. Est-ce le moment d'ôter aux professeurs cette garantie excellente ?

Si le projet dont parlent les *Débats* avec un juste chagrin était réalisé, ces listes que présentent aujourd'hui les conseils de professeurs seraient fournies au ministre par les politiciens. Ah ! il ne faut pas le dissimuler !

M. Doumergue renoncera certainement à son projet. Du moins, souhaitons-le.

André Beaumier.

## La Presse de ce matin

### LA POLITIQUE

*L'Action*, sous la signature de M. Henry Bérenger :

A propos des poursuites contre les postiers. Les fonctionnaires, petits ou grands, ont donc platement raison de ne pas considérer l'appareil judiciaire organisé contre eux, que comme une parodie de justice et une aggravation hypocrite du régime de l'arbitraire et de la basse police dont ils se plaignent, à bon droit, depuis quinze ans que la Chambre de 1894 a renversé un gouvernement qui leur refusait le droit syndical et le bénéfice de la loi de 1894.

### ÉCHOS & NOUVELLES

#### Paris-Journal :

Sur l'arrestation de M. Marek, que nous racontions plus loin. Voici les phrases reprochées au trésorier de la C. G. T. :

Parmi nous se trouvent les représentants officiels de la société capitaliste : Vermine, Friponille, Clemenceau et Cie.

#### Échos :

Cinq cents millions sont dépensés annuellement pour la fabrication des pièces de la brigue, dont nous trouvons des spécimens dans nos réunions.

#### Le Journal :

De Toulon.

Pour un motif de service, un capitaine de frégate et le lieutenant de vaisseau canonnier d'un navire de l'escadre se sont livrés à des voies de fait graves.

Cet incident se serait passé en rade de Villefranche, pendant le voyage présidentiel ; on aurait essayé de l'étouffer. Mais il a eu des témoins qui ont parlé et il fait l'objet de toutes les conversations dans les cafés, où il est diversement commenté.

#### Le Petit Parisien :

De Versailles.

Un passant rue Carnot, à Versailles, avec son automobile, M. Demathieu, propriétaire à Gagny, a écrasé une fillette de dix ans, la petite Marie Bazin, qui avait imprudemment traversé la rue. La mère de la victime, qui était présente, tomba évanouie sur le trottoir. Quand elle a repris ses sens, elle divaguait ; sous l'empire de l'émotion éprouvée, elle avait perdu la raison.

De Marseille.

Le feu ayant pris dans une maison de la rue du Pavé-d'Amour, les locataires du cinquième se sont sauvés à l'aide d'une corde jetée dans la rue. Mlle Blanche Brevelhausen, artiste lyrique, ayant touché le rebord d'une fenêtre du troisième étage et se croyant arrivée à terre, a lâché la corde. Elle s'est brisée le crâne sur le pavé.

#### Le Petit Journal :

De Marseille.

Plusieurs accidents se sont produits aux courses de taureaux qui avaient lieu, cet après-midi, aux arènes du Prado.

Un sauteur à la perche, Joseph Rousseau, est tombé au moment où il sautait et s'est grièvement blessé. Un employé du toit qui, pour un pari, simulait la mort étendu à terre devant le taureau, a eu la cuisse labourée d'un coup de corne. Enfin un jeune nègre jouant avec un taureau emboulé a reçu un violent coup de tête.

De Valenciennes :

Hier soir, à eu lieu une représentation du *Fugger*, qui a été troublée par des manifestations. Huit arrestations ont été opérées, mais n'ont pas été maintenues.

Feuilleton du FIGARO du 3 mai

## La Vie littéraire

### LE SOLDAT BERNARD

Par M. PAUL ACKER.

Avec le *Soldat Bernard* M. Paul Acker, qui avait évolué déjà du roman d'ironie au roman sentimental, de l'*Anant de cœur* à la *Petite Madame de Thiangas*, aborde, sinon le roman à thèse, du moins le roman à idées générales. Et les idées autour desquelles va graviter son nouveau livre ne sont pas seulement d'une très opportune actualité : elles touchent à des questions qui ont pour nous un intérêt vital et que, de part et d'autre, on n'avait si encore discuté de sang-froid. Les adeptes aussi bien que les adversaires des funestes doctrines antimilitaristes commencent tous, en effet, par s'attribuer mutuellement la plus odieuse mauvaise foi et les moins avouables mobiles. Ceux-ci affectent d'assimiler le rêve utopique, mais assez beau, du pacifisme et de l'universelle fraternité aux tristes reniements des « sans-patrie », aux calculs des pillards qui gênent tout ordre social ou des lâches troublants pour leur peau. Ceux-là insinuent, en revanche, que si l'armée est chère à leurs contradicteurs, c'est uniquement comme instrument de règne et d'oppression, comme suprême rempart des classes possédantes et privilégiées. Il y a là un double préjugé, un de ces malentendus trop fréquents en notre doux pays où, la plupart du temps, on se fait faule de se connaître et on se bat faule de s'expliquer. Or, l'impartial roman de M. Paul Acker s'efforce justement de mettre fin à tout malentendu et d'éclaircir tout préjugé. C'est un livre de bonne foi et, par conséquent, de bon sens dans lequel nous relèverons à peine de-ci, de-là, quelques traces de conventionnel optimisme et d'enjolivement chronolithographique.

### LE MONDE RELIGIEUX

## UN LIVRE DE L'ABBÉ GAFFRE

Censuré par l'archevêque de Paris

J'ai reçu hier un exemplaire du cinquième volume des conférences que M. l'abbé Gaffre publie sous ce titre général : *La Loi d'Amour*. Ce cinquième volume se compose des conférences que l'éminent orateur a données pendant le dernier carême à Sainte-Clotilde. L'une d'elles est consacrée à l'étude de l'antipatriotisme dans sa cause originelle. Cette cause originelle, selon l'abbé Gaffre, ne serait autre que l'influence juive. L'idée est clairement exprimée au début de cette conférence. Or, sur l'exemplaire que j'ai entre les mains, il y a tout un passage — un passage qui ne comprend pas moins de cinq pages — que l'éditeur a remplacé par des points avec la mention que voici : « Passage supprimé sur l'ordre de Mgr Amette ».

Il m'a paru intéressant de demander à l'auteur les motifs de cette suppression, et voici l'explication qu'il a bien voulu m'en donner :

— Vous savez, me dit l'abbé Gaffre, que, d'après les nouveaux règlements émanés de Rome, tout livre ou un ecclésiastique traite de questions religieuses doit être soumis à l'examen d'un censeur désigné par l'évêque ; et vous savez aussi qu'en vertu de ces mêmes règlements le nom de ce censeur ne doit pas être connu de l'intéressé. Je me suis conformé aux prescriptions que je viens de vous rappeler. Avant donc de publier mes conférences du dernier carême j'en ai soumis le texte à l'archevêque de Paris aux fins d'imprimatur, et j'ignore par quel prêtre il l'a fait examiner. Toujours est-il que ce censeur a conclu à la suppression du passage dont il s'agit. Là-dessus je suis allé voir Mgr Amette et je l'ai prié de vouloir bien en prendre lui-même connaissance, ne m'imaginant pas que ce passage fût vraiment en contradiction avec la doctrine de l'encyclique *Pascendi dominici gregis* ni d'ailleurs avec aucun enseignement de l'Eglise. Mgr Amette a lu intégralement ma conférence sur l'antipatriotisme. Il a daigné me dire que les idées que j'y exprimais ne lui semblaient pas mériter le moindre blâme, et qu'il ne voyait nul inconvénient à ce que je les exprimasse dans un article de revue, par exemple. Mais il a ajouté qu'il n'en confirmait pas moins les conclusions de mon censeur parce qu'il ne pouvait approuver que j'eusse porté, dans la chaire chrétienne, une thèse qui n'y était point à sa place. Je n'avais qu'à m'incliner. C'est ce que j'ai fait. Voilà toute l'affaire.

Il me reste à dire quelle est cette thèse, que l'archevêque de Paris n'a sans doute pas condamnée, mais qui l'a jugée déplacée sur les lèvres d'un prédicateur, parlant comme tel dans une église.

D'une manière générale c'est la thèse de la responsabilité juive dans les progrès de l'antipatriotisme en France. Comment donc les juifs, au dire de l'abbé Gaffre, sont-ils responsables de cela ? Voici : Le peuple juif avait reçu du ciel une mission, qui consistait à faire connaître le Christ au monde et à conquérir le monde à l'amour du Christ. Il a été infidèle à cette mission, et c'est la France que, de préférence à toute autre nation, Dieu a choisie pour remplir cette mission à la place du peuple déchu. Or, ne pouvant en arracher l'honneur à notre patrie, les juifs auraient juré de mettre notre patrie dans l'impuissance de l'accomplir. Ils l'ont fait, d'abord « en brisant son génie national, en le poussant à rompre avec ses traditions, ses mœurs, ses engagements, pour en faire un peuple parjure qui renie jusqu'à l'âme de ses ancêtres ». En sorte que l'antipatriotisme n'est sur le sol de France que « le suprême effort du génie juif pour empêcher la réalisation du rôle d'apostolat chrétien qui fut, à travers quatorze siècles d'histoire, l'honneur de notre patrie ».

Les juifs ont trouvé dans la franc-maçonnerie, pour mener à terme cette œuvre néfaste, le précieux auxiliaire dont ils avaient besoin. « C'est là — dans la franc-maçonnerie — que la campagne d'antipatriotisme s'est élaborée pour mettre la France dans l'impossibilité rationnelle de poursuivre sa mission chrétienne en tant que nation ».

Mais indépendamment de cet auxiliaire les juifs ont employé dans le même dessein « un moyen d'essence absolument juive », à savoir « l'abandon de la terre et le culte de la fortune mobilière ». La fortune immobilière est d'établissement divin. « Dieu en a fait le fondement de la famille humaine. » Or le peuple juif, « dévoué lui-même de la fortune immobilière dont il avait été largement doté dans les fertiles plaines de la terre promise, s'est dispersé parmi les autres peuples, les a corrompus, et en opposition avec la loi primordiale de la famille humaine, il leur a inspiré le dégoût de l'attachement au sol de la propriété familiale. » Il leur suggère la passion nomade de la fortune mobilière. « Le juif dépossédé du sol qui faisait sa richesse est revenu au culte du Veau d'or, et l'impose partout où il passe. »

C'est pourquoi « le culte de la fortune mobilière depuis trente ans s'est développé à un point qui cause des inquiétudes à tous les économistes qui ont quel que souci de l'avenir de la France ». Comment le juif s'y est-il pris pour obtenir ce résultat ? — « Il a déprécié la valeur immobilière, il l'a fait grever d'impôts au profit de la valeur mobilière. » Cela « grâce à la complicité d'un Parlement infâme ». Et voici l'aboutissement de cette œuvre néfaste : « La loi primordiale et naturelle de la propriété immobilière a été violée, l'homme en est aussitôt déchu. Il est frappé dans les artères vives de sa vitalité familiale et nationale. Il n'a plus ni foyer, ni patrie. »

Voilà la thèse de l'abbé Gaffre. Je l'ai résumée très objectivement, en laissant au lecteur le soin de l'apprécier. C'est tout ce que je viens de résumer qui est remplacé par des points dans le volume qui vient de paraître. Et, sans autre transition, la conférence continue par la phrase suivante : « Nous connaissons la source du mal. Il ne faut qu'à nous de lui opposer le remède salutaire et libérateur ».

« Ce remède consiste à ramener le travailleur à la terre. »

Julien de Narfon.

## AFFAIRES MILITAIRES

**Les Médailles militaires.** — Les membres du conseil d'administration de la Société « Les Médailles militaires » ont été reçus le 29 avril, à l'hôtel du gouvernement militaire de Paris, par M. le général d'Amade, auquel le président de la Société, M. Polpoit, remit l'insigne de la médaille militaire, hommage de huit mille sociétés. Le général d'Amade, après avoir remercié du souvenir qui lui était remis, exprima le désir qu'une médaille militaire de ses aînés lui placât cette décoration sur la poitrine, comme son dû, sa conquête. M. Polpoit, médaille militaire pour fait de guerre en 1870-1871.

**Télégraphie sans fil.** — Pendant la nuit de samedi à dimanche des expériences de télégraphie sans fil ont été faites avec succès entre les forts de la banlieue de Reims et les tours de la cathédrale de Laon.

## Le sort du château

### de Maisons-Laffitte

Quand le bruit courut, il y a quatre ans, que le château de Maisons-Laffitte se trouvait menacé par la pioche des démolisseurs et quand, grâce au zèle énergique de M. Henry Marcel, alors directeur des beaux-arts, il fut acquis par l'Etat pour la somme de deux cent mille francs, ce pur chef-d'œuvre de notre architecture du xiv<sup>e</sup> siècle connut toutes les faveurs de la grande actualité.

Huit jours durant, sinon moins, on ne parla que de Roné de Longueuil, surintendant des finances sous la régence d'Anne d'Autriche, pour qui François Mansart le bâtit, des fêtes qui y furent données à l'occasion de la visite du Roi en 1651, des travaux de décoration intérieure et d'aménagement qu'y fit exécuter le comte d'Artois qui en était devenu propriétaire en 1777, enfin du banquier Laffitte qui commit le crime de commencer la mutilation de son parc admirable... puis il n'en fut plus question. La vie sociale d'aujourd'hui rappelle nos revues de fin d'année où l'on ne laisse aux personnages que juste le

temps d'un complet... Trois petits tours et puis s'en vont. C'est ainsi que le château de Maisons-Laffitte s'en alla. Mais non, qu'on se rassure il est toujours à la même place ; j'ai pu le visiter l'autre après-midi.

L'étrange pensée m'était venue, ayant quelque temps avant rencontré M. Du Jardin-Beaumetz, de lui demander ce qu'il comptait faire du château de Maisons-Laffitte. L'avez-vous visité ? Je gage que non. Allez-y et venez ensuite m'en parler : je vous dirai mes intentions. J'y suis allé.

Imaginez qu'on rase, jusqu'à la façade du palais, les jardins de Versailles, qu'on les morcelle, qu'on y trace des rues et qu'on y bâtit de ces villas modernes comme il y en a trop dans les environs de Paris et vous aurez une idée de la façon dont a été traité le domaine de Maisons, du décor qui environne aujourd'hui la seigneuriale demeure des Longueuil.

Du côté du parc, l'emplacement de la cour d'honneur a été relativement épargné, mais une rue rase les douves des façades latérales et, du côté de la Seine, la dernière marche du perron s'aligne au trottoir. Par bonheur, les terrains avoisinants sont encore des terrains à bâtir, mais on y bâtit demain... d'autres villas... ou des usines et c'en sera fini à jamais : le sacrifice, si minime qu'il ait été de l'Etat aura été inutile : le chef-d'œuvre de Mansart n'a été qu'à moitié sauvé.

Il méritait pourtant de l'être entièrement. On ne peut rien imaginer, en effet, de plus noblement harmonieux, de plus simple et de plus riche à la fois, que cette masse architecturale.

« Du côté de la cour, dit d'Argenville, la façade du château construit dans le goût antique est décorée de deux ordres d'architecture : le premier qui règne tout au pourtour est dorique, le second est ionique antique, orné de quatre vases et surmonté d'un attique. Les deux pavillons carrés qui en occupent les extrémités forment des corps avancés au-devant desquels s'élèvent à la hauteur de l'entablement dorique deux autres corps de bâtiment servant de terrasses... L'autre face du château ne diffère de celle qui regarde la cour, qu'en ce que le milieu forme un double avant-corps, et que par les croisées des deux pavillons on passe sur une terrasse soutenue de quatre colonnes doriques. »

Mais l'équilibre des pleins et des vides, la façon dont sont distribués sur ces façades les parties planes et les reliefs, les proportions des moulures, des corniches, des frontons, l'à-propos et la sobriété des ornements, l'éclat des corniches, le sens merveilleusement délicat et affiné qui a présidé à la mise en œuvre des différentes parties de l'édifice, l'entente miraculeuse des rapports qui les unissent, le modelé, enfin, des lignes et des formes pour les caresses de la lumière, tout cela ne se peut analyser ni décrire. C'est ici le triomphe de l'art classique français, fait de mesure et de grâce, d'élégance et de logique, de discrétion et de noblesse. Des vers de Racine, une période de Bossuet me reviennent à la mémoire en franchissant le seuil de l'admirable bâtiment.

L'intérieur n'offre pas de moindres beautés. Le vestibule qui traverse de part en part l'édifice et dont les deux portes étaient fermées jadis par les belles grilles de fer poli qui sont aujourd'hui au Louvre, est décoré de colonnes à cannelures ; aux quatre angles de la voûte, des aigles déploient leurs ailes et dans les lunettes qui surmontent les portes, quatre bas-reliefs représentent Neptune, Cérès, Juvénat et Jupiter.

La cage du escalier, rectangulaire jusqu'au palier du premier étage, devient ovale ensuite et, coupée à la hauteur d'un demi-étage par une galerie, est coiffée d'une coupole dont les lignes sont du rythme le plus harmonieux et le plus imprévu. La rampe est en pierre ajourée ; les murs, à la hauteur du palier, sont divisés par des pilastres ioniques en quatre panneaux au-dessus desquels, sur de fortes corniches s'ébattent des groupes d'enfants, figurant, selon d'Argenville, « l'un, les trois arts de la Peinture, de la Sculpture et de l'Architecture ; l'autre, un Concert ; le troisième

l'Hymen et l'Amour, et le quatrième, l'Art militaire. »

Mais la perle du château de Maisons, si éblouissant que soit l'escalier, c'est la salle à manger d'été ou salle des colonnes bâtie par Bélanger, l'architecte de Bagatelle, pour le comte d'Artois. Je doute que la sculpture décorative de la deuxième moitié du dix-huitième siècle ait rien produit de plus exquis. Toutes les grâces, tous les raffinements y semblent réunis. Les neuf caissons du plafond, la porte principale surmontée de deux renommées flanquant un bas-relief de l'Offrande, à Priape, les voussures des fenêtres, les chapiteaux des colonnes et des pilastres, la cheminée avec ses amours et ses guirlandes et son groupe de bacchantes parant de fleurs l'autel du dieu des jardins, les statues qui ornent les niches, la préciosité de chaque charmant, d'une harmonie aussi subtile et aussi parfaite. Toutes les délicatesses, tous les raffinements y semblent réunis. Les neuf caissons du plafond, fleuris de rinceaux et d'attributs, richement encadrés de rois-de-cœur, de perles, de palmelles, les dessus de porte, les voussures des fenêtres, les chapiteaux corinthiens, des colonnes et des pilastres cannelés, la décoration de la porte principale surmontée de deux renommées, et celle de la cheminée avec ses amours et ses guirlandes, et son groupe de bacchantes parant de fleurs l'autel du dieu des jardins, les statues qui ornent les niches, la préciosité de chaque ornement, la perfection du moindre détail, cette somptuosité sans surcharge... tout concourt à faire de cette salle une merveille unique, d'une souveraine beauté.

Revenus au premier étage, nous ne donnerons qu'un regard à la grande galerie d'apparat, à l'antichambre du Roi que les restaurations de M. Laffitte ont défigurées, mais qui n'ont point perdu, cependant, leurs belles proportions ni la noblesse de leurs lignes architecturales. Il serait si facile, d'ailleurs, de leur rendre, comme aux autres appartements de la seigneuriale maison, leur aspect primitif.

Le lendemain de ma promenade à Maisons-Laffitte, je me présentai chez M. Dujardin-Beaumetz.

— Eh bien ! me demanda-t-il. Avez-vous vu ?

— J'ai vu, j'ai admiré, et je suis désespéré.

Il m'interrompit aussitôt :

« A cause des terrains qui entourent le château, à droite et à gauche et du côté de la Seine ! Je l'étais comme vous il y a quelques jours encore. Mais je suis maintenant plein de confiance en l'avenir. Voici pourquoi. Les Monuments historiques n'ont pas de crédits pour acheter de la terre, et leur est interdit de consacrer ceux dont ils disposent à cet emploi. Mais j'ai eu récemment la visite de M. Bertheaux, notre ancien ministre de la guerre, député de Seine-et-Oise, et qui s'intéresse avec passion, vous le savez, à tout ce qui concerne son département. Il m'a formellement promis son concours pour essayer de faire inscrire au prochain budget les crédits nécessaires à la préservation, pour ne pas dire au salut définitif du château de Maisons. »

— Et après ?

— Après ! mais rien de plus simple. Mon intention serait de rattacher le château à la direction des musées nationaux et d'en faire un musée, un musée du mobilier du dix-seizième et du dix-huitième siècles. Avec trois ou quatre cent mille francs au maximum, on réparerait le gros œuvre, on aménagerait l'intérieur on planterait des jardins dans le style du temps, on le mettrait en état de recevoir des tapisseries, des meubles, des tableaux, des objets d'art, on offrirait à l'admiration des amateurs et du public, la reconstitution entière d'une résidence royale de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI ; et ce sera très beau je vous assure.

Mon distingué prédécesseur, M. Henry Marcel, a sauvé le chef-d'œuvre de Mansart de la destruction ; j'ai l'ambition, moi, de lui rendre toute sa splendeur. On a formé, ces temps derniers, des groupements d'artistes, de gens de goût qui ne peuvent que rendre de grands services aux causes qui nous

trouver chez un Surot que haines de bandit et manie délatrice, chez un Leprince que dégoûts de petit-maitre et calcul électoral. Le jour de la présentation au drapeau, il s'en verra de l'involontaire petit frisson qu'il a ressenti devant les trois couleurs, et aussitôt il tentera de réagir, de commencer ce que Menguy appelait son « apostolat ». Mais, cette fois encore, des surprises lui sont réservées. Le petit paysan Morvan, un des « bleus » les plus illettrés et les plus naïfs, oppose à ses raisonnements des raisons de naïf et d'illétré, des raisons du cœur qui ne laissent point d'être embarrassantes ; et voici que le lieutenant Herbel, ayant surpris la harangue impetive de Bernard, ne l'envoie pas en conseil de guerre ! Bien plus ! l'indulgent officier, sans rien sacrifier de sa dignité, le fait venir, lui parle d'homme à homme, se saxe patiemment de lui ouvrir les yeux. Il y a donc des gradés compréhensifs, humains ; et celui-là est, par surcroît, pauvre, stoïque, travailleur ; il dépense dans l'obscur exercice de son métier plus de vaillance, plus de courage qu'il n'en faudrait peut-être sur les champs de bataille. N'est-ce pas de quoi déconcerter toutes les préventions de Bernard ? Et il ne peut s'empêcher, aussi, de plaindre le brave capitaine Silleroy, besogneux, chargé de famille, terrifié à l'idée de ne pas obtenir son quatrième galon ! Ah ! cette comédie lamentable de l'officier qui se sent guetté par la délation et fait du zèle pour être bien noté ! Ah ! les cours de morale civique, les conférences sur l'alcoolisme où l'orateur se sang et eau devant un auditoire goguenard et inattentif ! Non, tout n'est pas rose décidément en cette carrière d'officiers qu'on représentait à Bernard comme une école de morgue et de faiblesse. Et, au quartier, tout n'est pas si noir, non plus, qu'on le lui avait prêté. De la fameuse pourriture physique et morale il a vainement cherché quelque symptôme. Ruraux et citadins sont ici ce qu'ils étaient ailleurs, repaissant l'âme de qu'ils étaient venus. Peut-être même se sont-ils un peu améliorés à l'épreuve de ce régime égalitaire où toutes les

classes se confondent et dont les ennemis de l'armée se prétendent si chauds partisans.

En dépit des injonctions de Menguy, Bernard renoncera donc à une propagande inutile et qui lui semble de jour en jour moins justifiée. Mais, pour ne point mentir à son passé, pour n'être point traité de renégat par ses amis, il désertera, il passera la frontière. Heureusement le lieutenant Herbel se dresse une fois de plus sur son chemin. En le ramenant à la caserne avant que son absence y ait été remarquée, il le sauve définitivement et se l'attache plus que jamais à lui-même ne le peut soupçonner. Un jour viendra pourtant où le jeune soldat s'en rendra compte : quand il verra son chef menacé de mort, quand des grévistes forcenés feront le geste de massacrer l'héroïque officier qui, jusqu'à bout, s'est interdit de tirer l'épée contre eux, il n'hésitera pas, lui, le révolutionnaire, lui, l'antimilitariste, à les frapper de sa baïonnette. Et plus tard, se réveillant dans un lit d'hôpital où il apprend à la fois la fin tragique du petit Morvan et l'imminente agonie du lieutenant Herbel, il sentira toute la douloureuse grandeur de l'armée, toute sa noblesse, toute sa nécessité puisqu'il le sentira cultiver encore ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, le mépris de l'intérêt privé, le mépris des injures, le mépris de la mort, le naturel accomplissement du devoir et le don spontané de soi-même au pays.

Telle est la conclusion et aussi la moralité de ce roman où d'un antimilitariste la vie militaire fait un soldat d'élite. D'aucuns trouveront peut-être que l'auteur y a un peu disposé les événements et les caractères selon les besoins de sa cause. Je n'oserais soutenir le contraire, mais j'espère avoir indiqué que cette œuvre très bien — presque trop bien composée, très documentée et très dramatisée, ne devra pas seulement à ses tendances, mais aussi à de réels mérites littéraires, un succès d'avance assuré.

Marcel Ballot.

sont chères : les Amis de Versailles, les Amis de Fontainebleau. Pourquoi n'y aurait-il pas les Amis de Maisons-Laffitte ? Songez à cela : je vous donne l'idée pour ce qu'elle peut valoir.

« Quant à moi, je ne serai jamais le dernier à encourager des initiatives de ce genre : elles créent dans le public des mouvements d'opinion infiniment utiles à ceux qui ont la charge de préserver et de conserver les trésors d'art d'un pays qui en possède tant. »

Et comme je quittais le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, il me dit, avec un sourire :

— Ne médions pas trop de notre temps. Si les siècles qui l'ont précédé avaient eu, autant que le nôtre, le respect des chefs-d'œuvre produits par les siècles qui les ont eux-mêmes précédés, nous ne déplorerais pas la perte irréparable de richesses artistiques qui seraient aujourd'hui notre joie et notre orgueil.

Gabriel Mourey.

## LA TEMPÉRATURE IDÉALE

Du mois d'avril

A donné un essor

Aux mois d'été

Et tous les élégants ont adopté pour complet — le bleu et le gris.

C'a été un vrai triomphe, 9, boulevard des Italiens, pour Crémieux, qui a offert en réclame à 55 francs sur mesure le complet ou le pardessus de ville ou d'auto, des qualités vraiment supérieures avec un choix merveilleux.

Actuellement, avec le veston et gilet bleu, le grand chic va être d'avoir le pantalon kaki. Il n'y a que chez Crémieux où l'on peut commander, à partir de 20 fr., sur mesure, le pantalon en drap kaki, qualités exclusives au tailleur parisien.

AVIS DIVERS

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

## Nouvelles Diverses

TROIS PERSONNES ÉLECTROCUTÉES

Un terrible accident s'est produit, hier soir, à huit heures, passage Châtelet, une voie étroite qui relie l'avenue de Saint-Ouen au boulevard Bessières, le long des fortifications, et qui suit le chemin de fer.

Le passage Châtelet est bordé, le long de la voie du chemin de fer, par des grilles en fer peu élevées, et que les gamins du quartier ont l'habitude d'escalader pour aller jouer le long du remblai et y chercher des escargots.

Au bas du remblai se trouvent les câbles électriques à haute tension (10,000 volts) qui amènent l'électricité de l'usine des docks de Saint-Ouen à la gare du Nord.

Hier soir, René Vaugeois, âgé de neuf ans, dont les parents demeurent au rez-de-chaussée, 38, passage Châtelet, avait, comme il l'avait fait plusieurs fois, sauté par-dessus les grilles du chemin de fer en s'arçonnant à un bec de gaz qui se trouve juste en face de chez lui. Il jouait sur le remblai et tenait à la main un morceau de fer qu'il venait de trouver. Tout à coup, il fit un faux pas et roula jusqu'en bas, atteignant un des câbles électriques avec le fer qu'il tenait ; en un quart de seconde, il fut électrocuté.

Un passant qui l'avait vu tomber s'élança à son secours, mais le malheureux, au moment où il touchait le petit cadavre pour le relever était à son tour foudroyé.

Un bricoleur, Jean-Baptiste Mullet, demeurant 5, impasse des Epinettes, voulut secourir les victimes et se laissa sur la voie. En une seconde, il était électrocuté.

Mais l'alarme avait été donnée, et trois gardiens de la paix maintenaient avec peine les curieux qui arrêtaient de tous côtés. Les agents coururent briser un avertisseur public d'incendie et quelques instants après accouraient les pompiers de la caserne Carpeaux.

Ceux-ci firent couper immédiatement le courant électrique par l'usine des docks de Saint-Ouen et enlevèrent les cadavres, qui furent transportés au poste de police de la rue Claira.

On n'a pu encore établir l'identité du passant qui a été victime de son courage.

Nous avons vu, dans la soirée, la mère du petit Vaugeois. La douleur de la pauvre femme est inexprimable. Le père de la victime est altéré, dans un état de santé très inquiétant, et on lui a caché jusqu'ici la mort de son enfant.

UNE MANIFESTATION DE JEUNES-TURCS

Une trentaine de Jeunes-Turcs qui occupaient un char à bancs orné de drapeaux

classes se confondent et dont les ennemis de l'armée se prétendent si chauds partisans.

En dépit des injonctions de Menguy, Bernard renoncera donc à une propagande inutile et qui lui semble de jour en jour moins justifiée. Mais, pour ne point mentir à son passé, pour n'être point traité de renégat par ses amis, il désertera, il passera la frontière. Heureusement le lieutenant Herbel se dresse une fois de plus sur son chemin. En le ramenant à la caserne avant que son absence y ait été remarquée, il le sauve définitivement et se l'attache plus que jamais à lui-même ne le peut soupçonner. Un jour viendra pourtant où le jeune soldat s'en rendra compte : quand il verra son chef menacé de mort, quand des grévistes forcenés feront le geste de massacrer l'héroïque officier qui, jusqu'à bout, s'est interdit de tirer l'épée contre eux, il n'hésitera pas, lui, le révolutionnaire, lui, l'antimilitariste, à les frapper de sa baïonnette. Et plus tard, se réveillant dans un lit d'hôpital où il apprend à la fois la fin tragique du petit Morvan et l'imminente agonie du lieutenant Herbel, il sentira toute la douloureuse grandeur de l'armée, toute sa noblesse, toute sa nécessité puisqu'il le sentira cultiver encore ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, le mépris de l'intérêt privé, le mépris des injures, le mépris de la mort, le naturel accomplissement du devoir et le don spontané de soi-même au pays.







